

Chercher quelques déserts
et s'y accrocher ou les
traverser.

Prendre un bateau «
aucun express » et
rencontrer l'Autre,
l'Inconnu.

Chercher quelques villes
fausses ou vraies :
Beirut d'Ibrahim Malouf
et s'y perdre.

S'attacher aux parfums,
aux sons, aux visages.

Créer des images.

Chercher des pistes,

tracer des pistes... perdre la piste.



**La classe cinéma prend sa boussole à la recherche d'une
certaine idée de l'ORIENT, le thème de l'année.**

Après avoir lu des poèmes extraits du recueil « Les
Orientales » de V. Hugo, après avoir vu un clip avec la
mystérieuse actrice iranienne Golfsiteh, les élèves :

- ont inventé un texte où se mêlent les images du clip.
- ont proposé une scène d'un autre moment...

Florilège.



Quelques mois plus tôt, un soir d'Août...

Nous sommes montés dans son vieux van. Une sorte de taco, à l'époque de Woodstock. J'ai toujours eu peur que les guirlandes prennent feu et que la moquette s'enflamme.

Elle est partie à toute vitesse, frôlant les passants. J'ai cru ne jamais revenir vivant ; de toute façon ça n'a pas d'importance.

Elle s'est arrêtée, elle est descendue, elle semblait guetter quelques choses...des fantômes sans doute.

De la fenêtre je les regardais.

Ses cheveux bruns, ses yeux noirs, si noirs...sa silhouette était tracée par le soleil couchant. Elle était d'une rare beauté ce soir-là.

Les flots cognaient la falaise ; la brise faisait se balancer les herbes.

Puis, elle prit dans sa poche son walk-man. Je me demandais à chaque fois ce quelle pouvait écouter.

Serait-ce les musiques d'Orient, pour oublier les sirènes qui sifflaient ?

Je n'avais pas osé la déranger, elle semblait si apaisée.

Puis, sur les roches fracassées, la nuit est tombée.

Le silence. Rien. Et ce fut magnifique, loin de la dictature ; aucune sirène. Ni même celles qui jaillissent des océans.

Elle esquissa un sourire, regarda à nouveau l'horizon. Je vis dans ses yeux les souvenirs de notre enfance à Hamadān.

Puis, je vis la haine et la colère.

Elle se retourna dans la voiture fixa le volant, me regarda.

« Partons »

Ema Grandcolas. 32

A force de lui parler, elle a oublié. Elle a oublié son visage, mais pas sa voix. Sa voix qui faisait vibrer son corps, son cœur, son esprit. Sa voix qui la tenait éveillée du crépuscule à l'aube. Elle devait le revoir. Très vite. La veille au soir, un énième coup de fil. Mais il ne ressemblait pas aux précédents. Celui-ci ressemblait à de l'espoir parce que dans ses paroles se sont glissées des « rejoins-moi ». Aïra a dit « je voudrais », et il a répliqué « tu pourrais ». Et tout s'est décidé.

Ce matin-là, ses yeux noirs brillaient, ses cheveux d'ébène volaient joyeusement et ses mains douces tremblaient d'impatience et d'excitation. Son sac était rempli de vêtements, de photos et surtout d'amour. Amour qu'elle posa avec le reste sur le siège passager. Elle emporta aussi un colis qu'il lui avait envoyé, qu'elle avait promis d'ouvrir lorsqu'ils seraient réunis. Elle mit le contact. Mais au bout de l'allée, un problème s'imposa à elle. Son père revenait du champ/ Il s'approcha et elle baissa la vitre, une main crispée sur le volant, l'autre sur la portière. Elle tenta d'expliquer, tant bien que mal, qu'elle se rendait chez une amie. Tristement, un coup d'œil au sac de sa fille lui fit comprendre que ses

justifications n'étaient pas très crédibles. D'un ton ferme, il l'interdit de sortir ce jour-là, et, à contre-cœur, elle regagna sa chambre.

Malheureusement, il fallut faire comprendre à son amant, qui depuis des semaines attendait de la retrouver, qu'ils ne pourraient pas encore se voir, par la faute d'une telle autorité paternelle.

Il lui fallut encore patienter deux longues semaines, entrecoupées de quelques disputes avec l'élue de son cœur, pour qu'Aïra puisse enfin prendre la route. Deux jours supplémentaires furent nécessaires pour le revoir. Elle se doutait de l'accueil un peu froid qu'elle allait recevoir, mais elle en fit abstraction en découvrant ces paysages orangés, qu'elle n'avait vus qu'à la télé. Derrière le pare-brise, les kilomètres qu'elle avalait semblaient sans fin. Sa longue et fine silhouette s'extirpa de la voiture en hâte, elle mit sac et colis sous son bras en courant presque. Mais derrière la montagne de sable, ce qu'elle vit brouilla ses yeux de larmes. Lui, son amant de toujours, son amour à jamais, était allongé, enlacé avec une fille en tous points semblables à Aïra, sur un fond de coucher de soleil sur la mer. Sa peau mate vira au blanc glacier. Elle jeta le colis dans le sable et s'enfuit, mais il l'aperçut avant qu'elle ne disparaisse derrière la dune.

Deux mois plus tard, elle écoutait son message, et reprit la route, inconsciente du fait qu'elle serait peut-être déçue une nouvelle fois.

Claudie Hureaux. 32

Il était 8h du matin. Nous étions le 4 mai, et le pays avait assez souffert. Rien ne pouvait continuer ainsi. Les villages paraissaient déserts, et tout le monde avait trop peur pour agir. Mais Haïda, femme libre, en avait plus qu'assez.

Elle avait en effet, toujours connu la liberté, et ne supportait plus le joug de l'empire. C'est le jour où son regard croisa celui d'une petite fille, devenue complètement esclave de l'Etat, qu'elle décida de faire partager au monde entier le goût, et surtout l'amour de la liberté. Elle espérait également retrouver l'homme qui avait pris son cœur, et qui avait été enrôlé de force par l'armée, afin de partir en guerre contre un pays voisin, afin d'étendre les frontières et les richesses de sa patrie. Elle avait donc, en plus du fait de vouloir libérer son peuple, le goût de la haine et de la vengeance en son esprit.

Cela faisait maintenant quelques minutes qu'elle était prête, prête à agir. Elle avait compris dès le début que cette tentative serait la première, et très certainement la dernière, mais peu importe : elle n'avait peur de rien.

Ca y est, elle avait réussi. Elle était enfin rentrée dans le Palais. Il était immense. Jamais dans sa vie elle n'avait vu pareils ornements. Les murs, de tapisseries d'or étaient recouverts. Les colonnes en pierres, squelette de l'édifice, étaient taillées dans la chaire, et comptaient dans leurs hauteurs les récits des histoires que l'on chantait autrefois aux enfants pour qu'ils s'endorment. Par terre étaient visibles

des tapis, dont les tissages remarquables et les étoffes colorées semblaient venir de Perse. Toutes ces choses décoraient le couloir qui la menait à sa proie : le Sultan.

Depuis maintenant dix ans, cet homme s'était installé au pouvoir, et avait ruiné l'économie du pays entier. Après quelques minutes de marche au milieu du long couloir sinueux, Haïda se présenta à lui. Le sultan la regarda, de son trône, et fut pris d'un rire niais.

Sans que personne ne put rien faire, Haïda, empoignant sa dague ornée de gemmes, se jeta sur l'homme et le poignarda en plein cœur.

Elle parvint à extraire sa dague du corps de l'homme, et prit la fuite.

Elle sortit du Palais en haletant, ses longs cheveux d'ébène derrière elle, et parvint à regagner sa voiture. Elle allait maintenant se rendre au champ naval désaffecté, où elle avait l'habitude d'aller, car elle devait maintenant se cacher.

Haïda avait trouvé sa rédemption, mais ne voulait pas mourir.

Manon Taupenas. 32

